

« Vivre est une chute horizontale. »
Jean Cocteau

IL fait froid, il est six heures vingt-trois du matin, on est tout juste mardi et je n'ai pas envie de tuer qui que ce soit. Quelle connerie. Je suis à plat ventre sur le trottoir, sous une Fiat Fiorino, j'observe mais je ne vois que leurs pieds. Derrière moi, il y a un étroit passage qui traverse tout le pâté de maison et donne dans une autre rue. Le plan, c'est qu'aucun des Guateros ne s'échappe par là. Ils s'appellent comme ça. Les Guateros. On les suit depuis cinq mois, on connaît leurs visages par cœur, leurs voix, les blagues qu'ils répètent et répètent au téléphone. Ils se sont séparés d'une bande plus grande, les Melacomo, mais les Guateros ne savent pas faire attention, ils foirent tout ce qu'ils font et aujourd'hui, c'est leur jour. Le leur et le nôtre. Quand on travaille avec ces gangs inexpérimentés, c'est toujours plus dangereux. Ceux qui connaissent la chanson, ils se rendent tout de suite. Ils ont des avocats compétents, de l'argent pour

acheter des procureurs, des gens à eux infiltrés parmi les gardiens de prison. Dans le pire des cas, ils vont passer un moment pas si désagréable en prison. En revanche, ceux qui tentent leur premier coup ne sont qu'adrénaline et ne pensent qu'à faire un carton. Et moi, aujourd'hui, je ne veux tuer personne. Ce serait plus simple si j'étais dans la boulangerie au coin de la rue, mais le chef y a mis García. De l'étage, là où il y a les fours et les tables pour pétrir la pâte, on contrôle tout le secteur. Si les Guateros avaient plus d'expérience, ils bossaient au coin de la rue, et pas au beau milieu. Ils ne le savent pas encore, mais ils sont encerclés. Il est six heures trente-quatre et l'aube point. Le camion est en retard. Je suis tout engourdi. Mes mains sont aussi gelées que mon pistolet. Elles vont se réchauffer vite fait avec le premier coup de feu. Je vais essayer de le toucher à la jambe, peut-être qu'il va tomber et lâcher son arme. Je n'ai pas envie de tuer qui que ce soit, pas aujourd'hui. J'entends le camion. Dans la boulangerie, la lumière de la petite fenêtre de la salle de bain s'allume, c'est notre signal. Le garde en train de fumer à la porte entend le camion lui aussi, il jette sa cigarette dans la rue et rejoint les autres rigolos de la bande à l'intérieur. Pendant un moment, il ne se passe rien. Le mégot fume deux mètres devant moi, au milieu de la rue, j'observe la fumée qui forme dans l'air une étrange figure bleue. Je pose mon doigt sur la détente, le retire. Ou alors peut-être dans l'épaule ; je vais lui mettre dans l'épaule, du côté où il tient son arme. Si je lui mets dans la jambe, il peut toujours me tirer dessus, même au sol. Le problème,

c'est que l'épaule, c'est près de la tête, près des poumons, près du cœur, et il faut viser vers le centre du corps, ce qui augmente les risques. J'ai si peu envie de tuer quelqu'un aujourd'hui. Par contre, j'ai une terrible envie de pisser, c'est toujours comme ça quand je suis en train d'attendre quelque chose, ça m'arrivait toujours quand j'étais gosse, à Valparaíso, juste avant les feux d'artifice. Je bouge mes jambes, je les remue et me retiens pour ne pas me pisser dessus. Le camion tourne au coin de la rue. On y est maintenant, je pose le doigt sur la détente. Sept heures moins le quart. Marina doit être en train de se réveiller à cet instant précis. Quand elle passe la nuit chez moi, dans mon appartement, elle se lève à cette heure-là. Je vois son visage tout ensommeillé, elle se redresse et s'assied sur le lit, elle reste un bon moment comme ça, à mi-chemin entre le sommeil et la journée de travail qui s'annonce. Je la vois là, assise, qui bâille avant d'allumer la lumière ; elle porte un t-shirt que je lui ai prêté avec, en grand dans le dos, le logo de la PDI, la Police d'investigation du Chili, et sa minuscule culotte, minuscule et transparente, qui laisse voir son pubis, ses poils épilés en une ligne étroite. Avant que Marina passe sous la douche, tout sera fini. Les Guateros commencent à sortir de la maison. Je rampe sous la Fiorino pour voir un peu mieux. Il y en a un qui tient une arme à canon long, j'en vois l'extrémité qui lui arrive sous le genou. Le camion se gare. La roue arrière écrase le mégot et disperse la fumée. Je quitte ma planque sous la Fiat avec précaution et je m'accroupis. Face à moi, je vois le long passage ; si l'un d'entre

eux essaie de s'enfuir par là, il est cuit. J'entends la portière arrière du camion que l'on ouvre et les voix familières des Guateros, leurs habituelles répliques stupides et leurs vantardises. Marina doit avoir allumé la lumière à présent, elle aura quitté le lit, elle s'étire, lève les bras et le t-shirt remonte un peu, me laissant voir son derrière bien dessiné. Ensuite elle retire le t-shirt, le jette sur le lit et va à la salle de bain. Qu'est-ce que je fais avec cette érection ? Ils commencent à descendre les caisses. Moi, je ne vois rien, je ne plus peux plus qu'écouter à présent. Maintenant ! On y va et j'ai encore moins envie de tuer qui que ce soit. Il y a une de nos voitures de chaque côté de la rue, bloquant les issues. Les coups de feu retentissent. Depuis la boulangerie, García pointe un fusil à viseur télescopique et il est censé en descendre plus d'un, avec ça. García est bon et toujours prêt à tirer, pas comme moi. Si ça ne tenait qu'à moi, je ne tirerais plus un seul coup de feu de toute ma vie. Je ne sais pas si je suis fatigué, je ne sais pas si c'est quelque chose qui passe avec les années, je ne sais pas. Celui avec l'arme longue répond aux tirs comme un cinglé. De là où je suis, je vois que García doit changer de position car il s'est fait repérer. Du sang va couler. Une grenade lacrymogène vient de tomber dans le camion, c'est la débandade, un des Guateros s'échappe vers le passage. Je le reconnais tout de suite quand il passe à côté de moi, c'est Baltasar, le plus jeune. Quinze ans, trois en maison de correction pour avoir tué son beau-père à coups de couteau. Je lui cours après. À terre ! je lui crie, comme pour le prévenir, pour lui sauver la vie. Baltasar se

retourne et tire en pleine course, sans même viser. La balle brise le carreau d'une fenêtre qui donne sur le passage, on entend des cris à l'intérieur des maisons. À terre ! je lui crie à nouveau. Baltasar arrive à la sortie du passage ; s'il atteint l'autre rue, je le perds. Je pense aux pieds mais je vise l'épaule, je tire. La force de l'impact le pousse en avant, encore plus vite qu'il ne courait, comme si un cheval lui avait donné une ruade dans le dos. Le gamin tombe. La moitié du corps sur le trottoir, l'autre sur la chaussée. Je marche lentement sans arrêter de le viser, je jette un coup d'œil derrière moi et vois mes collègues menottant les Guateros plaqués au sol, on n'entend plus de tirs. Je regarde devant moi et remarque que Baltasar ne gémit pas, ne bouge pas. En m'approchant, j'attrape une de ses baskets qui est restée comme collée au sol pendant que son corps s'envolait. C'est une Nike, qui sent encore le neuf. Je la prends, elle est chaude, légèrement humide, ça me dégoûte un peu, comme quand, dans le métro, on s'assied sur un siège qui vient d'être occupé par quelqu'un. Le passage se remplit de murmures et je continue à marcher vers le gamin. Ma balle est entrée par la nuque, il est défiguré. Pas de doute, il est mort. Marina doit être en train de se doucher maintenant, qu'est-ce que j'aimerais qu'elle arrose tout ça et lave ce sang qui commence à se répandre sur la chaussée. J'avais si peu envie de tuer aujourd'hui. Mais il y a Baltasar, là.